

Phénoménologie et mémoire

1/ Pourquoi Husserl s'intéresse-t-il tant au ressouvenir ?

Pierre Vermersch¹

Plus particulièrement, pourquoi ne s'intéresse-t-il qu'aux souvenirs qui se donnent sur le mode du remplissement intuitif². Ce type de souvenir particulier, qui seul l'intéresse, il le nomme suivant les textes *souvenir secondaire* par opposition à souvenir primaire, ce dernier étant la tenue (la retenue, le maintien en prise) de ce qui vient juste de se passer. Ou plus fréquemment il nomme ce type de souvenir intuitif : "*ressouvenir*", pour souligner avec le "re-" qu'il s'agit d'un éveil (d'un réveil ?), d'une forme de répétition de ce qui s'était donné dans une perception préalable et conservé immédiatement dans la "rétention"³.

Répondre à ce pourquoi, c'est essayer de comprendre la démarche propre à Husserl, essayer de saisir sa logique intrinsèque. Une fois compris cette logique, le langage dans laquelle elle s'exprime, le programme d'étude qui l'organise, c'est à dire ce que le philosophe est convaincu de devoir étudier et ce qu'il laisse de côté sans même le mentionner, peut-être pourrions-nous traverser son œuvre pour pouvoir profiter de son travail afin de suivre notre propre logique de recherche et d'application. Profiter de son travail, cela signifie aussi, pour moi, honorer son travail en le réactivant. Traverser son œuvre, signifie ne pas en rester prisonnier, le comprendre autant que possible, mais ne pas devenir "simplement" un historien de la philosophie, ni un philosophe phénoménologue (non pas que je critique de quelques façons l'existence de cette honorable corporation, loin de là, mais ce n'est pas ma position, ni ma vocation). La phénoménologie a été fondée, puis développée par Husserl, je suis convaincu qu'il est intéressant et possible de la développer sous un angle original de type psycho-phénoménologique comme complément indispensable aux travaux de la psychologie en troisième personne. Ce qui n'empêche qu'il y a encore bien d'autres voies de philosophie phénoménologique à développer par ailleurs, et ce n'est pas ce que nous visons.

¹ CNRS. Ce texte est publié dans le n°53, Janvier 2004, d'*Expliciter*, p 1-14.

² Je rappelle que le terme "intuitif" chez Husserl ne fait pas référence à une illumination subite plus ou moins inexplicable, ou à une donation immédiate mythique sans intermédiaire langagier, mais au fait que ce qui se donne se fait sur le mode du perceptif, du vécu situé, dans sa dimension autobiographique. En ce sens, chez Husserl la perception est un acte intuitif, il donne la chose "en chair et en os", elle est un acte de présentation. Alors que le ressouvenir est aussi un acte intuitif, non plus dans la présentation, mais dans la présentification, dans le fait que le passé perçu se donne comme rappel d'une perception, comme revécu d'avoir perçu et de ce qui a été perçu. Un souvenir intuitif est donc un ressouvenir dans la mesure où il se donne avec la sensorialité, le ressenti, le sens de vécu, le rapport à un moment passé de perception. Nous appelons cela dans l'entretien d'explicitation "être en évocation". "Être en évocation" et "se ressouvenir" sont donc équivalents, l'un dans le langage qui était le mien à l'origine quand j'ai développé l'entretien d'explicitation, l'autre dans le langage de la phénoménologie. Les deux ayant en commun de distinguer dans la subjectivité le remplissement intuitif du remplissement conceptuel ou comme le nomme Husserl le "remplissement signitif". "Signitif" voulant dire relatif au signe, au langage, aux connaissances, aux concepts.

³ On a donc deux systèmes d'appellation dans les textes de Husserl, soit l'opposition souvenir primaire / souvenir secondaire, soit les termes plus usité : rétention / ressouvenir. Les deux couples d'opposition désignent la même chose. Pour nous, Grexiens, l'équivalence se situe entre ressouvenir et évocation, l'évocation est un ressouvenir au sens d'Husserl. Un ressouvenir est une évocation au sens de Vermersch.

Dans ce texte, je voudrais faire avancer une miette de compréhension supplémentaire en restant relié à l'explicitation conceptuelle des deux paragraphes déjà publiés dans le n° 51 d' *Explicititer*. Ainsi en procédant par petites avancées, entrecoupées de retour vers l'étude expérimentale de la mémoire (cf. le texte de Shacter présenté dans le n° 52) pourrions-nous approfondir ce thème du ressouvenir, condition essentielle à la pratique de l'entretien d'explicitation, mais aussi à la pratique de toutes les techniques d'aide à la verbalisations visant à mettre à jour des vécus passés.

Dans le § 17 : "Le problème de l'en soi du passé propre. Évidence du ressouvenir", présenté dans le n° 51 : un des points qui nous a posé de gros problèmes de compréhension est celui de "l'en soi du passé", de "la donation du soi du passé". Et si je reprends ce point, c'est que éclaircir ouvre à l'essentiel de la logique intrinsèque qui anime Husserl dans sa prise en compte de certains aspects de la mémoire (lui-même n'utilise jamais le terme de mémoire). Ce point une fois compris, digéré, nous pourrions aller plus loin dans notre programme de recherche pour explorer cette question de la donation du ressouvenir, des conditions qui peuvent la faciliter, des difficultés qu'il faut apprendre à diagnostiquer plus finement que nous le faisons pour l'instant, des remédiations et précautions qui peuvent permettre de perfectionner le contrôle de l'accès évocatif, la complétude et la clarté de son remplissement intuitif, la levée des doutes éventuels ...

Toujours à partir du livre "De la synthèse passive", prenons un premier extrait, qui donne une position constante chez Husserl partant de la perception comme référence pour aller ensuite vers les présentifications⁴ et particulièrement celles propres aux ressouvenirs. Lisons-le dans le texte de Husserl qui est toujours en italique, mes propres commentaires, quand ils sont insérés dans un paragraphe ou au sein d'une phrase sont entre crochets :

P 173 *«Que les perceptions soient donatrices du soi cela vous est familier et ne pourra pas vous causer de difficultés. La "donation du soi" signifie ici phénoménologiquement que chaque perception en elle-même n'est pas seulement en général conscience de son objet, mais qu'elle rend son objet conscient d'une manière remarquable. La perception est la conscience de voir et de posséder l'objet en chair et en os. Donc pour parler par contraste, il n'est pas donné comme un simple signe ou image, il n'est pas médiatement conscient comme un objet simplement signifié ou apparaissant dans l'image, etc. : bien plutôt il se tient là comme lui-même, comme tel qu'il est visé, et pour ainsi dire, en personne.»*

Il me semble que ce premier paragraphe centré sur la perception comme lieu évident de la donation du soi d'un objet est facilement intelligible : la donation du soi de l'objet, de l'objet lui-même peut être expérimenté avec tout acte perceptif. D'autant plus que cet exemple est contrasté avec la perception d'une image, d'un symbole ou d'un signe de cet objet qui dans tous cas ne le donne plus "en personne". Ceci semble facile à comprendre, l'image d'un objet n'est pas l'objet lui-même, le signe (mot ou symbole) d'un objet n'est pas cet objet. On voit le caractère remarquable d'une conscience directe d'objet par opposition à une conscience médiatisée par une image de cet objet. Dans les deux cas, il y a de manière générale "conscience du même objet", dans un cas, il est perçu directement, dans le second, il l'est médiatement via une photo, une peinture, un signe. Mais si l'opposition entre perception de l'objet et perception d'un signe ou d'une image représentant l'objet est claire, qu'en est-il de la comparaison entre le perçu et le ressouvenu ?

Lisons le texte qui suit, où s'opère la transition vers le ressouvenir.

«Mais peut-être avez-vous été tenté d'accorder aux ressouvenirs valeur de donations du soi. Ce faisant, approfondissez ce type de conscience et il vous sera bientôt clair qu'ici aussi, il ne peut être question de donation du soi que d'une manière modifiée et dans une communauté essentielle qui rend compréhensible le même fonctionnement dans les confirmations.»

Cette dernière phrase, typique du style d'Husserl, tout en sous-entendus de thèmes qui ont été abordés par ailleurs, comme le thème des confirmations par exemple, prenez-la pour l'instant comme simple commentaire. On retiendra simplement qu'elle introduit à un approfondissement de l'examen des

⁴ Dans le vocabulaire de Husserl s'oppose "présentation" et "présentification", la perception "présente" l'objet, le ressouvenir le rend à nouveau présent sur un mode particulier, il "présentifie" la perception de l'objet passé.

ressouvenirs, avec l'idée déjà suggérée qu'il ne sera possible de parler de "donation du soi" que de manière modifiée (par rapport à la perception). Poursuivons.

«Le ressouvenir n'offre pas une présence en chair et en os, mais au vrai sens "un passé en chair et en os". [L'opposition à laquelle nous devons prêter attention se situe entre "présence"⁵ et "passé"]. Car cela ne signifie rien d'autre qu'un retour direct au passé en tant qu'il a été pour nous perçu, et une possession en propre de ce passé comme tel dans le réaccomplissement originaire comme souvenir. Il dit bien "retour direct", l'aspect direct élimine à nouveau toute médiation des signes de l'écrit, de l'enregistrement audio ou vidéo. Et de fait "possession en propre du passé" est important, c'est mon passé selon moi pas selon des témoignages ou des documents. Nous restons bien dans le droit fil de la subjectivité, en première personne.

Nous pouvons aussi dire, la perception est caractérisée comme acquisition originaire de l'objet, le ressouvenir comme redistribution originaire de celui-ci.»

Ce passage creuse la différence entre perception et ressouvenir, il ne s'agit jamais dans le ressouvenir d'une "présence en chair et en os" que seule la perception peut donner, mais d'un "passé en chair et en os". Ce qui est posé c'est donc la relation entre perception comme acte originaire dans la présence et le ressouvenir qui n'est plus un acte originaire de connaissance de l'objet, mais un acte originaire de redistribution, de réactivation de l'acte perceptif passé et de ce qui était perçu. Le ressouvenir introduit une modification de la conscience, il s'agit toujours du même objet mais en tant que perception passée. Le ressouvenir n'est jamais un perçu de l'objet passé, mais une présentification du perçu passé. Qu'a-t-on gagné ? Pour le moment peuvent être qualifiés de "en chair et en os" ou de "donation du soi" tous les actes qui sont basés sur un remplissement intuitif direct, par opposition aux consciences d'objet médiates, basées sur les signes, les images, les symboles, les documents.

La question que l'on peut se poser est de savoir si "un passé en chair et en os", donc un passé intuitivement rempli par la présentification de la perception passée, est aussi complète et claire qu'une donation du soi de l'objet⁶ lorsqu'il est donné dans la perception. A priori non, puisque s'il s'agit bien seulement du "passé en chair et en os", le contenu (le perçu) de ce passé n'est qu'une redistribution, n'est pas ce qu'il y a de plus originaire. Mais jusqu'à quel degré cette modification va avoir des conséquences pour la donation du soi de l'objet passé ? Peut-on cerner cette différence éventuelle ? En analyser les variations et la variété de cas ?

À partir de là, plusieurs points pourraient être explorés : par exemple, quels sont les liens entre acte originaire perceptif et acte originaire de présentification, il y a nécessairement une relation forte puisqu'il ne peut y avoir de ressouvenir que sur la base d'une relation à un acte originaire perceptif. Autre direction, l'examen des "actes intuitifs non-donateurs du soi", comme les figurations, les remplissages. Cette distinction dans les actes intuitifs est importante parce que seuls "les actes intuitifs donateurs du soi" pourront être soumis à un accroissement du remplissement intuitif, à la vérification par concordance, par confirmation et renforcement. Nous viendrons peut-être sur ces thèmes plus tard dans l'année, mais le point important pour l'instant est le concept de "donation du soi de l'objet", ou "donation en propre", ou encore "donation en chair et en os". Toutes ces appellations renvoyant au critère d'évidence qui joue un rôle essentiel dans la recherche phénoménologique. J'espère que vous avez maintenant la possibilité d'opérer un remplissement expérientiel⁷ de la notion de "donation du soi de l'objet" et sinon je vous suggère de le tenter. Pour cela il vous suffit de mettre en comparaison à propos de la même chose une image de cette chose et sa perception, le mot de cette chose et sa perception ; ou bien, peut-être plus difficile, la perception de cette chose et l'évocation de cette chose. Faites-vous des différences ? Quelles différences vous apparaissent-elles ? Attention ne confondez pas le remplissement signitif basé sur le savoir selon lequel de manière évident l'image de la chose et la chose elle-même sont différentes. Cette manière de faire est souvent la première qui se présente. Mais la question est de manière expérientielle : quelles sont les différences entre les deux vécus quand vous les vivaient et que vous décrivez pour vous même ce qui vous apparaît.

⁵ C'est-à-dire le présent.

⁶ Je rappelle que : "en chair et en os" et "donation du soi de l'objet" sont synonymes.

⁷ Alors qu'un « remplissement conceptuel » est l'accroissement des déterminations cognitives par le biais du discours lu, par les signes, le « remplissement expérientiel » invite à évoquer un exemple de son propre vécu dans lequel ce concept, cette connaissance a été mobilisée, a été organisatrice de mon expérience. Le but étant de donner un remplissement selon un point de vue incarné, en première personne, à partir de ma propre expérience.

*
* *
*

Maintenant nous n'avons pas encore répondu à la question de savoir si le ressouvenir donnait en propre, en chair et en os l'objet ? Pour l'instant nous n'avons qu'une sorte de pirouette conceptuelle qui esquive la réponse directe : le ressouvenir nous donne le soi de l'objet en tant que souvenu, il ne nous donne pas la "présence" mais la "présence du passé" ? Y a-t-il un lien entre la présence en chair et en os donnée de manière imbiffable par la perception comme événement originaire et la donation du passé en tant que passé en chair et en os ? Avant d'examiner ce qu'en dit Husserl, faisons un petit détour et essayons de mieux cerner sa motivation en suivant des extraits du § 24. En effet dans ce paragraphe l'enjeu de l'apodicticité du ressouvenir est posé clairement :

§ 24 Déploiement de la sphère de l'en-soi pour la sphère immanente

p. 184 ... *«Quoi qu'il en soit, nous voyons tout d'abord, conformément à l'essence, que l'être constitué immanent, dans son présent vivant ne donne pas seulement le soi comme étant, mais que cet être ne peut être biffé»*. [Ce que je perçois dans le maintenant (dans le présent vivant) non seulement me donne l'objet en personne (me donne le soi de cet objet) mais il me le donne avec certitude, en toute évidence, je ne peux pas nier, supprimer cette évidence (biffer, est le terme spécifique utilisé partout par Husserl). Husserl cherche un point d'évidence imbiffable, avant d'aller plus loin]. *«De même que si nous supposons qu'il n'est pas, ce que nous pouvons toujours faire, nous voyons apodictiquement [apodictiquement = avec une certitude totale, avec la plus grande évidence possible] que cette supposition se supprime à même le donné. [Même si je fais la supposition que ce n'est pas aussi certain, car je peux toujours penser ce doute, cette supposition sceptique se contredit immédiatement, par le fait que ce qui est donné en chair et en os continue à l'être. Conclusion de l'auteur:] La validité indubitable, insuppressible est ici claire. Mais à quoi sert elle, dans la mesure où elle est seulement momentanée ?»*

Voilà le cœur du problème que Husserl veut résoudre : "à quoi sert-elle si elle est seulement momentanée" ? Comment dépasser l'évidence qui m'est accessible dans le présent vivant pour disposer d'une évidence sur la base du passé d'avoir eu cette évidence. Sinon l'évidence ne vaut qu'à chaque maintenant où je la vis. Et il n'est pas possible de construire une science phénoménologique qui sera, elle, obligée de s'appuyer sur le souvenir des évidences. On ne peut construire une science sur la base d'une répétition permanente de chaque maintenant de l'évidence du soi de l'objet. La situation est très grave, comme le confirme le § quasi désespéré suivant⁸ :

P 350 1. *«Les conséquences de la supposition que le ressouvenir soit douteux.»*

«En réalité, un spectre sceptique surgit et grandit de façon toujours plus menaçante : celui du caractère douteux du souvenir. [Voilà, le drame est posé : le caractère éventuellement douteux du souvenir. Suit une mise en scène pastorale naïve, montrant l'insouciance de celui qui avait cru pouvoir parler en toute tranquillité, sans y penser.] J'ai parlé sans plus de mon flux de conscience et j'ai utilisé sans y penser, le souvenir comme porte d'entrée dans mon passé transcendantal de vécu. [Énoncé des terribles conséquences de cette insouciance :] Mais si le souvenir n'est plus une source de certitude apodictique pour mes cogitationes [mes pensées] passées, alors je n'ai plus le droit de parler de mon courant de vie infini, plus le droit de parler de mon moi passé et de mes vécus intentionnels passés ; dans cette perspective, je dois également laisser la réduction phénoménologique. [Que me reste-t-il ? Seulement le momentané !] Je n'ai que l'"ego cogito" momentanément présent, et seulement pendant la durée de ma direction de regard réflexive sur lui ; et si, pendant qu'il se déroule, je forme un énoncé sur celui-ci adéquatement adapté à ce qui est expérimenté phénoménologiquement, alors je ne peux jamais répéter cet énoncé. Je ne possède donc ni l'"ego cogito" de chaque fois en un sens effectif comme fait, ni l'énoncé en question "ego cogito" comme une vérité dans le sens normal d'une vérité répétable et vérifiable. Si l'"ego cogito" s'est écoulé (à supposer que même cela je puisse en général encore l'énoncer de manière apodictique), je peux certes m'en souvenir, mais si je suis absolument certain du souvenir du maintenant comme d'un vécu présent, je ne le suis pas de ce dont je me souviens. [Conclusion dramatique :] Je ne peux donc pas être absolument certain du fait que ce vécu

⁸ Extrait de l'appendice VIII aux § 24 et 25 "L'apodicticité du ressouvenir". P 351-367

qui flotte devant mon esprit comme vécu passé a été effectivement. Si je ne puis être absolument certain, alors je n'ai absolument pas le droit de le prendre en compte et tout aussi peu les énoncés formés sur celui-ci alors qu'il était encore un présent. Si je les répète, alors j'ai un nouvel énoncé que je ne peux cependant vérifier que par un recours au ressouvenir malheureusement inutilisable. [Terrifiant, non ?]

Je n'ai donc plus du tout le droit de parler de mon courant de vie infini, de ma vie s'étendant à travers un passé infini en un futur infini, pas plus que du temps phénoménologique comme d'une forme effectivement réelle de la vie effectivement réelle, etc. [Dernière séquence, dans laquelle le héros est "enchaîné" au "je suis" momentané, où tout n'est plus que stérilité :] «Je suis donc enchaîné comme il le semble au "je suis" absolument stérile : je perçois – maintenant, pendant que je perçois, je pense, à savoir pendant que je pense maintenant, je ressens, et seulement pendant que je ressens, et ainsi de suite. Pendant ce temps, je peux observer réflexivement et produire des énoncés totalement inutiles, dont aucun ne porte en lui ne serait-ce que l'ombre d'une vérité stable, mais au contraire seulement l'adaptation stérile à la vie de présent fluante. Oui vraiment stérile, car la fécondité c'est justement celle d'une valeur qui reste et qui n'est pas limitée au seul moment où l'étant se déploie.» [Mais enfin que font les pouvoirs publics !!!!! Help !] Notez de plus, qu'avec cette dramatisation du problème, si Husserl ne trouve pas la résolution de ce doute ... la phénoménologie s'avérera infondable comme science rigoureuse. Pas moins.

Mais on peut aller encore vers le détail du pire, ... et peut être un début de solution ... Reprenons le fil du § 24 qui prends la question en sens inverse, non plus le doute, mais le besoin d'être sans cesse reconduit à la certitude du souvenir. Sans cette imbiffabilité, il n'y a plus d'objets, plus d'étants. Sans la validité du souvenir qu'est ce qui est encore possible ?

«(...) Là où cependant nous parlons d'un vrai en soi et d'une représentation qui se vérifie définitivement, nous transcendons la conscience momentanée par des ressouvenirs dans lesquels nous revenons de façon répétée aux mêmes représentations et à leur objet visé identique : et dans lesquels nous pouvons d'autre part nous assurer de façon répétée du soi vérifiant en tant que soi identique et imbiffable (...)[Cet énoncé-là serait parfait pour la construction d'une phénoménologie comme science rigoureuse, mais en fait ce n'est pour l'instant qu'un vœu.]

Le vécu momentané, (...) que nous voyons dans son devenir présent, est bien sûr nôtre dans une certitude imbiffable. Mais l'étant que nous saisissons par là est, n'est visé en tant qu'être en soi que si nous ne le prenons pas seulement comme datum momentané sur le mode présent, mais comme dabile identique qui pourrait être donné en ressouvenirs répétables à volonté, c'est-à-dire, que si nous le prenons en tant que datum temporel, par exemple, en tant que datum sonore dans sa temporalité qui est identiquement une par opposition aux orientations possibles données par les souvenirs changeants. Nous voyons que la forme temporelle est la forme d'objets qui en tant qu'objets prétendent avoir leur en soi. Parler d'objet reconduit ainsi toujours aux ressouvenirs (...)

Ces considérations nous apprennent que la question de savoir comment l'objectivité –l'objectivité étante en soi- se constitue, comme elle peut s'attester originairement comme telle, conduit partout et de façon entièrement principielle au problème de la constitution d'un en soi du ressouvenir, donc à la question de savoir comment le ressouvenir se justifie et dans quelle mesure il peut être la source pour une validité définitive. Ceci doit d'abord nous devenir clair (...) [C'est ce que nous pensons tous. Comment sera-t-il possible de gagner une validité définitive du ressouvenir ?]

*

* * *

Reprenons la question que nous avons formulée avant de faire le détour par la clarification de la motivation du programme de recherche de Husserl : savoir si le ressouvenir donnait en propre, en chair et en os, le soi de l'objet ?

Pour répondre à cette question Husserl va explorer plusieurs pistes : la filiation non rompue depuis la perception jusqu'au ressouvenir ; la distinction entre le passé et la teneur⁹ de ce passé.

1/ La filiation non rompue entre perception, rétention et ressouvenir.

⁹ Teneur, dans le sens de contenu de ce qui se donne du passé, sa dimension noématique, tournée vers l'objet plutôt que vers l'acte ou l'ego.

Une première piste est basée sur l'établissement d'une filiation non rompue depuis la perception initiale, sa rétention, son éveil, le ressouvenir de la perception initiale.

Reprenons. On part d'une perception indubitable, dont on dérive une rétention de cette perception tout aussi indubitable, puis la perte de vitalité de cette rétention jusqu'à l'état de "rétention vide". (Sachant qu'une rétention vide n'est pas rien, mais bien au contraire conserve son entier potentiel de souvenir mais inactif). Et enfin, par l'effet de différentes causes, l'éveil de cette rétention, qui commence par "un éveil à vide" d'abord (c'est-à-dire que je sais qu'il y a quelque chose dont je me souviens, mais je ne sais pas encore quoi), ensuite le remplissement est encore presque entièrement vide (d'où la possibilité paradoxale de parler de «ressouvenir vide»), et la fin de cet éveil à vide peut conduire jusqu'au remplissement complet, conçu comme une limite idéale qui redonne le vécu originaire (rappelez-vous le § 17 déjà travaillé). Le point important dans cette argumentation, c'est l'absence de rupture entre le vécu perceptif originaire et son ressouvenir. Le remplissement clair et complet du ressouvenir tirerait sa validité du caractère imbiffable du vécu originaire.

Voyons la première transition, depuis la perception originaire vers la rétention immédiate et se poursuivant du contenu de cette perception.

§24 suite p. 185 «Pourtant si nous y regardons de plus près, il nous manque encore, pour avancer de façon entièrement systématique, un membre intermédiaire. Le présent vivant qui s'élabore de façon immanente, est, disions-nous, pour autant qu'il en est arrivé jusqu'à la constitution, imbiffable : le doute est ici impossible. Cela concerne donc aussi l'intervalle de la rétention vivante afférente. Nous rendons expressément clair le fait que chaque rétention progressant dans l'évanouissement encore vivant ne peut être modalisée¹⁰.»

Avec ce paragraphe, Husserl cherche à gagner une première extension temporelle de l'imbiffabilité au-delà du temps présent de la perception proprement dite. En particulier il aime alors prendre des exemples dans les "tempo-objets" comme il les nomme, c'est-à-dire les objets qui disparaissent et n'existent que le temps de leur manifestation, le paradigme de ce cas étant bien sûr le son, la mélodie. Donc, au-delà de la perception du son, et alors qu'il s'est éteint, il existe selon Husserl une rétention, ou encore pour souligner la continuité entre perception et rétention "une queue rétentionnelle", et le temps pendant lequel cette rétention est encore vivace donne le soi de l'objet d'une manière apodictique, imbiffable. Puis toutes les rétentions évoluent vers l'évanouissement, la perte de la vivacité, sans pour autant disparaître dans leur potentiel, puisqu'elle peut être source d'un éveil, ou être éveillée par association dans un passé aussi lointain que l'on veut. (On est ici très proche d'une théorie de la mémoire qui serait permanente et totale de tout ce qui dans chaque vécu nous a affecté. Notons aussi que l'on n'a pas la possibilité de valider l'hypothèse inverse.)

Reste que : a/ l'apodicticité du contenu rétentionnel n'implique pas nécessairement un remplissement qui reste complet et parfaitement clair. Puisque la clarté de la rétention peut très vite perdre toute une partie des qualités de la perception : je viens d'entendre un son, combien de temps reste-t-il là avec précision, dans tous les détails de son timbre, de son attaque, de ses variations d'intensité, de ses harmoniques, de sa résonance ? Il y a là donc quelque chose à clarifier quant à la compatibilité de l'apodicticité du contenu de la rétention et son remplissement partiel ou non clair ;

b/ Le ressouvenir est fondamentalement distinct de la rétention selon Husserl, de ce fait il va falloir envisager au moins deux cas de relations entre rétention et ressouvenir suivant la proximité temporelle proche ou lointaine entre les deux (ou encore distance temporelle entre perception originaire et ressouvenir).

«Faites attention au fait que ce ressouvenir est essentiellement¹¹ différent d'une rétention et n'est pas une simple vivification de celle-ci au sens d'un accroissement du degré de clarté. Une rétention claire, dont nous saisissons l'essence à même celle des degrés rétentionnels les plus proches de l'impression originaire reste toujours une rétention. Chaque rétention est ce qu'elle est et n'a son mode intentionnel qu'à la place du percevoir s'écoulant à laquelle elle se tient. Mais le ressouvenir est un genre de

¹⁰ «être modalisé» signifie qui ne peut être nié, biffé ou mis en doute. "Modalisation", vient de "modal", "modalités". Modalités du doute, de la négation, du biffage.

¹¹ Attention au fait que le terme essentiellement est pris ici dans un sens technique phénoménologique de ce qui se rapporte à « l'essence » (opposition entre l'analyse des faits et des essences ou analyse éidétique). Ici, il est donc question d'une « différence d'essence » entre rétention et ressouvenir.

reperception, c'est-à-dire qu'il n'est certes pas une perception, mais un se-constituer à nouveau, avec le commencement du maintenant originel et l'évanouissement rétentionnel, mais justement sur le mode de la reproduction ?» p 185-186.

La distinction entre rétention et ressouvenir est ici affirmée comme une différence d'essence, en même temps elle n'est précisément pas justifiée. Or la question qui se posera de manière plus précise est celle du lien continu entre rétention et ressouvenir, tout en justifiant une rupture d'acte entre rétention et ressouvenir. Il faudra y revenir beaucoup plus en détail.

2/ La deuxième ligne d'argumentation de Husserl va être de dissocier l'apodicticité de la donation du passé en tant que passé, et le caractère graduellement non apodictique du remplissement, c'est-à-dire le fait que la teneur du passé peut être partiel, non clair, typifié, illusoire.

Husserl va introduire son sujet par la bande, par une typologie faisant jouer un rôle à la distance temporelle qui sépare la rétention (donc en fait la perception originelle dont elle est le souvenir primaire) et le ressouvenir, dans la mesure où la proximité temporelle sera pour lui l'indication d'une imbiffabilité du ressouvenir plus grande que lorsque cette distance temporelle s'accroît. C'est un point qui constitue la matière du paragraphe suivant : § 25, p 186-189. Mais très vite précisément, il faudra aborder la gradualité des effets produits par la distance temporelle, depuis l'absence de distance, quasiment dès la rétention, jusqu'au souvenirs aussi lointain que l'on voudra. Lisons.

§ 25. Les ressouvenirs : source pour un en soi des objets.

«Nous allons manifestement devoir faire ici des différences entre souvenirs proches et souvenirs lointains, entre 1) des ressouvenirs qui sont éveillés par ceux qui sont encore originellement vivants, les rétentions encore articulées en soi et situées dans le flux constitutif et 2) entre des ressouvenirs qui comme < ceux > portant sur un morceau de musique tout entier, puisent déjà dans l'horizon lointain rétentionnel.»

Il est curieux de découvrir le peu d'ampleur de la différence temporelle entre la proximité définie par le fait que la rétention originelle est encore vive, articulée ; en fait on est encore dans la « queue rétentionnelle » et le lointain qui n'est pas plus grand qu'un morceau de musique entier, soit de 3 à 60 minutes. Je m'attendais à ce que le proche soit au moins situé après que la rétention ne soit plus vivante et articulée. Par exemple, dans l'atelier de pratique phénoménologique, nous avons constaté que suivant les personnes et le type de données sensorielles (odeurs, son, spectacle visuel permanent ou transitoire) la queue rétentionnelle était très brève et on disposait d'un critère pour identifier que l'on n'était plus dans la rétention, mais dans un acte différent. Quand on était encore dans la rétention, il était possible facilement à tout instant de la ressaisir et de la rendre à nouveau aussi vivante quasiment que la perception dans laquelle elle s'originait. Le critère étant cette absence d'effort pour rendre la mémoire primaire de la perception à nouveau claire. Suivait, une deuxième phase, pendant laquelle il était possible, moyennant un petit effort, de réactiver la rétention non présente à la conscience réfléchie, un peu comme si l'on pouvait réactiver la rétention de cette rétention. Et enfin une troisième phase, où la perception et sa rétention ne sont plus présentes que comme représentation vide (je sais que je viens d'écouter tel son, mais je ne l'entends plus intérieurement, je n'en ai plus l'image sonore), et là il y a un effort particulier que nous connaissons tous probablement comme l'effort intime de se souvenir de quelque chose qui n'est plus disponible, la mise en œuvre de cet effort devant surmonter les résistances d'une absence de donation immédiate.

Au final, la proximité temporelle de la première borne me trouble parce qu'elle me paraît se confondre avec la rétention elle-même, et la seconde parce qu'elle est trop peu distante, il faudra mieux établir le modèle husserlien de la différence d'acte entre rétention et ressouvenir.

Examinons le texte se rapportant au premier cas de figure :

«1) Les ressouvenirs en tant que surgissant par l'éveil d'une rétention originellement vivante. Concernant les premiers, nous dirons : pour ce qui vient juste d'être et qui est encore disparaissant, que les ressouvenirs rendent à nouveau intuitifs, nous disposons d'une absolue imbiffabilité - et cela même quand le ressouvenir se répète, auquel cas le second puise désormais son évidence dans le premier et non plus dans la rétention entre temps complètement disparue.»

Toujours sur le mode de l'évidence selon lui, Husserl gagne ici l'imbiffabilité du ressouvenir lié à la rétention encore vivante, et par dérivation dans la répétition du ressouvenir grâce à son lien avec le

premier. Ce n'est pas très satisfaisant. Mais ce n'est pas le plus important. L'étape suivante va consister à différencier l'imbiffabilité du soi du passé des propriétés du remplissement de la rétention et du ressouvenir lié à une rétention fraîche. Propriétés qui sont envisagées sous l'angle de la complétude et de la clarté / obscurcissement. C'est un tournant décisif dans son argumentation puisque s'il arrive à gagner l'imbiffabilité du soi du passé, ce ne sera jamais entièrement le cas pour les qualités de son remplissement.

«Bien sûr, malgré tout, ce n'est pas sans incomplétude et gradualité de la complétude que nous saisissons le soi et l'identité du soi dans de semblables recouvrements du soi répétés. Car nous savons bien que la clarté des ressouvenirs peut par essence vaciller et être intermittente. Dans une certaine mesure, les différents moments¹² de contenu sont comme masqués plus ou moins par un brouillard de non clarté. Et pourtant, ce n'est pas un de ces recouvrements au sens habituel, à savoir d'un objet par un autre objet. [S'il y a masquage, il est particulier, en ce sens que ce n'est pas comme si un objet en cachait un autre, mais plutôt comme des manques, des absences] Le brouillard de la non clarté n'est pas un obscurcissement objectif, n'est pas un brouillard réel. Et pourtant il masque, il rend la donation du soi incomplète. Et pourtant ce qui vient juste d'être, en tant qu'il a été est absolument sûr, est imbiffable, indubitable et cela pour tout ce qui est donné de lui, sa qualité, son intensité, son timbre.»

Voilà donc le tournant de l'argumentation, la donation du soi est incomplète, il y a masquage, mais cela n'enlève rien à la certitude que ce qui vient juste de se passer, s'est effectivement passé. Ce qui est en cause ce n'est pas le passé, lui, est imbiffable, mais la complétude de son remplissement qui ne sera jamais que graduelle, partielle.

«Dans toute non clarté relative, à travers son brouillard, il est là lui-même, simplement pas dans une visibilité totale, ni dans une réalisation effective ultime. Dans cette imbiffabilité il manque donc quelque chose.»

Une fois reconnu ce manque, Husserl ne poursuit pas sur ce thème, mais revient immédiatement sur « ce qui ne manque pas » c'est-à-dire le fait que cette imbiffabilité est basée sur une continuité de « recouvrement d'identité ». C'est-à-dire que quel que soit le degré de complétude ou de clarté, il s'agit toujours du même soi.

« Conformément à l'essence, la situation implique le nécessaire recouvrement d'identité des données dans le changement des différents degrés de clarté et un certain accroissement en direction d'un soi ultime, absolument propre, celui de la pleine visibilité, qui cependant n'est qu'une idée vers laquelle il faut regarder, une limite idéale. »

Husserl va faire un pas de plus en ce qui concerne cette imbiffabilité du passé, et en particulier l'imbiffabilité de l'identité continuée par recouvrement, en précisant qu'il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à une complétude idéale pour le vérifier, dans la mesure où cette continuité est acquise par la connexion avec le présent vivant.

« Ce qu'il y a de remarquable cependant, c'est qu'il n'est pas besoin d'aller jusqu'à cette limite idéale pour vérifier en premier une reproduction moins claire. Elle a, dans cette connexion avec le présent vivant, son droit originaire en elle, continuellement. Et «droit originaire» signifie qu'elle porte en soi un soi qui est à toute épreuve bien qu'il ne se tienne que sur la ligne de la gradualité eu égard à une limite que le « soi » seul exposerait complètement quant à son sens. Le ressouvenir moins clair est moins saturé ; le plus clair est plus saturé, il est une donation du soi plus «intensive», mais il offre par là un soi et ne donne aucun autre soi ni selon aucun moment si toutefois, il est un ressouvenir intuitif. »

Peut-être la remarque finale est importante pour nous si je la traduis par « si toutefois, la personne est en évocation ».

Dans la gradualité la plus faible du remplissement d'un ressouvenir, se situe le « ressouvenir vide », c'est à dire une visée vers le passé qui n'a comme remplissement que la croyance dans l'existence de

¹² Rappelez-vous qu'un « moment » au sens phénoménologique n'est pas temporel, c'est le terme technique pour désigner une propriété non détachable d'un objet. On distingue pour un même objet les parties (indépendantes, détachables, comme l'anse d'un panier, ou son couvercle) et les moments (dépendants, non détachables, comme la couleur d'un objet, un objet ne peut pas ne pas avoir de couleur, ou réciproquement un moment couleur ne peut pas exister sans une surface qui le porte. Ainsi, tout acte a un moment temporel, c'est-à-dire qu'il a une durée non détachable de l'effectuation de l'acte).

ce passé. Dans le passage qui suit Husserl dénonce le caractère impropre de le nommer ressouvenir. Mais c'est surtout l'occasion pour lui d'indiquer que ce caractère encore «vide» s'inscrit dans une structure d'horizon de remplissement possible qui ouvre à une autre gradualité de remplissement.

« Mais le ressouvenir vide n'est pas proprement un ressouvenir mais un éveil, ou encore excitation qui affecte d'une sédimentation rétentionnelle se détachant de la disparition dans la mémoire. En un certain sens, ici aussi se trouvent des différences graduelles du lointain et du proche.

On devra alors dire que nous sommes en présence d'une autre gradualité encore, à savoir celle des reproductions qui vont jusqu'à l'horizon le plus extérieur de ce qui a disparu, voire même de celles qui s'en approchent. A savoir : des donations de soi se développent ici qui sont effectivement des donations de soi et dans une telle connexion, sont incontestables, tandis qu'elles laissent graduellement indéterminé jusqu'où la donation de soi effective s'étend et ce qui peut encore lui être effectivement attribué à titre de moments déterminants. »

Suivons maintenant Husserl dans le second cas de figure qu'il a distingué :

« 2) Ressouvenirs d'un passé de conscience englouti.

Le cours systématique conduit ensuite aux ressouvenirs qui n'ont pas leur rattachement rétentionnel dans le domaine du présent immédiat, mais font bien plutôt revivre un passé de conscience lointain, depuis longtemps englouti. Nous parlons ici de souvenirs lointains par opposition aux souvenirs proches »

Husserl va ici développer une théorie unitaire du fait que quelle que soit le caractère lointain du passé, il y a une donation du soi du passé qui est imbiffable.

« Ici aussi, pour les souvenirs lointains, je défends l'idée que chaque ressouvenir a son droit originare et cela signifie qu'il faut reconnaître, conformément à l'essence qu'une idée nécessaire correspond à chaque ressouvenir, y compris de ce groupe : l'idée d'un soi imbiffable. »

Mais connaissant bien les critiques sur la fiabilité de la mémoire telles qu'elles sont déjà exprimées à son époque, il va défendre l'idée - à nouveau unitaire- suivant laquelle il n'y a de fausses mémoires que relativement au tout du souvenir, alors que chaque partie est une mémoire exacte appartenant à un autre souvenir.

« Mon idée directrice est en cela la suivante : un souvenir lointain intuitif, quand il ne surgit pas de façon soudaine et fugitive, mais qu'il est stable et synthétiquement répétable et identifiable n'a conformément à son essence et relativement à son objectité, qu'une seule manière de passer dans le doute et de se révéler alors comme nul : à savoir celle consistant en un glissement mutuel des ressouvenirs.

Pour défendre ce point de vue unitaire, il développe un modèle d'une scission possible des souvenirs au fur et à mesure de leur évanouissement rétentionnel.

Donc le devenir non concordant, l'empêchement et la suppression d'une croyance d'abord non rompue dans le passé donné dans son soi conduit nécessairement aux phénomènes de scission dans lequel des souvenirs lointains concernés se séparent en plusieurs souvenirs lointains. Et cela de telle manière que l'objectité unitaire du souvenir indivis se produise comme fusion d'objets singuliers, de propriétés et de processus singuliers qui appartiennent aux souvenirs séparés et sont ici donnés dans leur soi avec des déterminations objectives partiellement autres.

Ce processus de mélange de morceaux de souvenirs, vrais en eux-mêmes, peut se développer au sein même des parties déjà scindées de souvenirs.

De la même façon, il pourrait à présent arriver que chacun des souvenirs séparés perde son caractère de concordance non rompue et par la scission répétée dans d'autres souvenirs en eux-mêmes concordants, éprouve une biffure.

Premier argument, chaque morceau est vrai en lui-même, et ce n'est que le tout qui peut s'avérer faux (qui puisse faire l'objet d'un « biffage », c'est-à-dire d'une correction après coup).

Mais d'un côté il reste toujours le fait que le contenu de chaque souvenir caractérisé comme faux n'est faux qu'au regard de l'unité du tout lié, mais reste juste au regard de ses parties. Ce qui est biffé est toujours le tout qui s'est développé par le mélange, mais les morceaux qui sont mélangés demeurent donnés dans leur soi, simplement ils appartiennent à d'autres connexions.

Second argument : ce processus de scission ne peut se prolonger à l'infini, il a une borne. J'avoue que je ne vois pas bien ce qu'il gagne avec ce second argument, sinon que selon lui il est impossible qu'un souvenir se dissolve en poussière indistincte, autrement dit que cette scission engendre toujours des

parties identifiables, et donc un espoir d'un remplissement plus adéquat par la possibilité de principe de correction par approfondissement des concordances.

D'un autre côté, ce processus de scission ne peut se prolonger in infinitum, c'est une dispersion mutuelle d'unités discrètes, si bien qu'elle doit avoir une fin.

Si donc chaque morceau scindé redonne le soi du passé avec un remplissement minimum (ne soit pas complètement vide) on aura la certitude imbiffable, mais un contenu incomplet.

Pourtant il suffit que, conformément à l'essence, ce qui entre en scène dans un souvenir puisse, comme objet du souvenir, ne pas être complètement vide, que sa donation de soi ne puisse pas être un terme vide, < mais qu'il > ait sa source dans des donations de soi effectivement réelles, de telle sorte que nous soyons nécessairement renvoyés à l'idée d'une chaîne de pures donations de soi qui ne soient plus biffables, mais ne soient répétables et identifiables quant au contenu que dans une identité et concordance complètes.

Husserl en termine, de manière étonnante, en introduisant « le moi actif » qui de par son expérience des incomplétudes de la mémoire peut corriger, vérifier, traquer les scissions masquées, approfondir son effort de rappel jusqu'à « pénétrer jusqu'au vrai soi. » !

Ici aussi nous avons naturellement pour chaque élément d'authentique donation de soi, la gradualité de la clarté et, dans cette perspective l'idée de la donation de soi la plus complète comme limite; cette sorte de saturation connaît donc également des différences d'évidence. Dans les deux relations, nous sommes bien sûr renvoyés au moi actif et à sa libre activité, activité dans laquelle il est guidé par l'expérience du fait que le souvenir peut se révéler comme illusion et qu'en particulier, les brouillards de la non clarté peuvent dissimuler les mélanges. A partir de là, le moi entreprend de sonder ses souvenirs jusqu'au plus profond, de les clarifier volontairement, d'explorer les connexions intentionnelles de ses parties, de révéler par la scission l'illusion et ainsi de pénétrer jusqu'au vrai soi. Son cheminement passe par un distinguo subtil, il va séparer la question de la "donation en chair et en os" du passé (je crois maintenant qu'il faut bien comprendre cette proposition par contraste avec ce qui n'est pas cette donation, c'est à dire essentiellement ce qui est de l'ordre du signitif ou de l'image) qui va se révéler imbiffable et ses degrés de remplissement plus ou moins complets, plus ou moins brouillardieux/ clair. Pour aboutir au fait que s'il y a bien une évidence apodictique du passé, elle ne saurait être garantie adéquate, puisqu'il y a toutes sortes de raisons qui font qu'il puisse y avoir dans la passivité et dans son éveil, confusion de source, sur figuration, non-concordance, etc.

Examinons une autre formulation de ces points avec le texte de récapitulation des pages 366-367.

«Après clôture de notre recherche, nous pouvons en décrire le résultat ainsi : ... Dès que je réfléchis sur moi, je ne peux pas me poser comme non-étant, mais pas seulement par rapport au présent fluant vivant. Et ce n'est pas seulement en cela que le cogito fluant lui-même n'est pas niabile. Je suis avec un champ temporel infini dans ses modes d'apparitions changeants et fermement formés, une sphère de passé infini et une infinité ouverte du futur à venir.

Bien sûr, pour la réduction apodictique, je dois mettre entre parenthèses d'immenses fonds de ma vie temporelle infinie, aussi apodictiquement certaine que soit cette infinité elle-même. Ainsi tout être-ainsi déterminé du futur.

Le passé, le domaine de ce qui est achevé, m'offre déjà beaucoup plus.

En me fondant sur la propriété du ressouvenir et de mon pouvoir évident de retenir, de m'efforcer vers la clarté, de répéter le ressouvenir du même, etc., je peux gagner l'évidence de l'identité d'un éprouver et ce aussi eu égard à son être-ainsi et en observant, en fixant, accomplir en déterminant intuitivement une expérience pour ainsi dire «objective» dans le domaine de l'immanence, c'est-à-dire de l'immanence passée, m'assurer de ce qui a là une existence temporelle et un être-ainsi. Mais c'est seulement pour les ressouvenirs de la sphère rétionnelle proche que nous avons des évidences apodictiques ayant quelque complétude relativement à la teneur concrète du ressouvenu, à savoir, qui soient assurées contre les superpositions et les confusions. Et là aussi, la limite de l'absolue clarté qui fait ressortir le soi individuel complet de ce qui est passé, est un cas limite non totalement exempt de doute et n'est pas en tout cas un de ceux qui puissent être produits partout à volonté. Par exemple quand nous voulons reprendre une imagination non claire, fluante ou même un ressouvenir non clair et fluant comme tels, en tant que ce vécu qu'ils sont, et qu'à présent une deuxième reproduction non claire entre en scène, comment pouvons-nous être sûr que les deux non clartés fluantes soient toutes deux teneurs d'une non clarté absolument identique?

De façon générale, nous dirons donc : relativement à ce qui est éprouvé l'expérience immanente se situe dans un cercle d'expérience objective et apodictique qui n'est certes pas sans importance, mais relativement à la teneur déterminante l'éprouvé n'est que typiquement déterminé et, au-delà, il est rapporté à l'idée d'un datum de passé individuel totalement déterminé et non pas simplement à caractériser en général comme typique. En ce qui concerne le passé lointain, il en va certes à peu près de même, mais ici la généralité typique est telle qu'elle laisse même ouverte des confusions et des illusions relativement aux caractéristiques particulières dans laquelle elle est donnée de manière différenciée. La méthode qu'elle confirme éventuellement renvoie à nouveau à l'idée d'un durer et confère la sûreté apodictique à l'être d'un durer et d'un quelque chose qui peut idéalement être mis en évidence. Mais tout ressouvenir effectif aura son cadre d'incertitude, bien qu'ayant toujours et nécessairement aussi une teneur certaine, générale et imbiffable ».

*
* *

Au final, Husserl n'a pas gagné le principe de la certitude apodictique de la donation du soi du contenu du ressouvenir, mais seulement l'imbiffabilité du soi du passé de conscience propre. Ce résultat n'est pas étonnant, la démonstration contraire nous aurait plus que surpris. Du point de vue de la cohérence de son programme de recherche il n'en tire pas de conclusion, ni ici dans les textes présentés, ni ailleurs dans ce livre, et dans les limites de mes lectures, nulle part ailleurs. Pourtant, il me semble que cela compromet la solution du problème de la valeur apodictique du cogito au-delà du moment de son effectuation ou pendant la durée de sa rétention, et donc de la constitution d'une phénoménologie comme science rigoureuse. Je pourrais cependant dire maintenant, qu'il manque un élément vital à cette mise en scène, élément appartenant pourtant lui-même à la scène que Husserl dispose par ses écrits. Cet élément capital est celui des mémoires externes, que ce soit par le témoignage, les traces de nos actes, mais aussi fondamentalement l'inscription sous la forme de l'écrit du vécu du cogito et de tout ce que nous pouvons noter de notre vécu, y compris des enregistrements dont la possibilité technique était balbutiante sur la fin de la vie de Husserl. Le livre que nous lisons, le texte que vous lisez qui commente le livre que j'ai lu, le vécu de conscience inscrit dans le livre écrit, nous sont accessibles par l'écrit, moyennant il est vrai une « réactivation » signitive et expérientielle. Il n'en reste pas moins que notre expérience subjective, en tant qu'elle est notre vécu propre, ne nous est accessible comme vécu passé que par notre ressouvenir. Au mieux, une heureuse rencontre (une madeleine par exemple) éveillera la teneur de ce ressouvenir. Ou bien, un accompagnement expert nous conduira à retrouver la madeleine qui éveillera ce ressouvenir, comme nous avons appris à le faire dans l'entretien d'explicitation. Nous sommes donc reconduit aux techniques du travail avec soi-même, que ce soit seul ou avec l'aide de la médiation d'une personne. Mais aussi, avec ou sans dispositif de restitution des traces pouvant servir d'amorçage (témoignages d'autres présents eux aussi au moment originaire ; vidéos, suivant divers cadrages et points de vue ; enregistrements audios, peut être plus puissants pour l'amorçage du ressouvenir que le visuel qui dissocie ; remise en contexte par les lieux, les outils, les brouillons, à la condition qu'ils ne soient pas la source d'une activité d'élaboration présente qui empêche l'activité de visée du passé, qui rendent impossible l'accès au ressouvenir). Toutes ces aides, ne sont que des aides à l'éveil du ressouvenir, à l'évocation, au re-vécu. Si l'on n'a pas ce re-vécu, on risque de n'avoir qu'une verbalisation qui paraphrase de manière amplifiée ce que l'image montre, un commentaire explicitant de ce que l'image montre déjà.

On pourrait nous dire à juste titre que nous sommes conduit à la même conclusion qu'Husserl quand il finit par invoquer le fait que « *nous sommes bien sûr renvoyés au moi actif et à sa libre activité* ». Les questions qui se posent alors sont relatives à une meilleure connaissance des pièges du rappel Mais pas seulement sur le mode de l'objectivation comme le présente si bien Shacter, mais aussi sur le mode de l'accès en première personne. Quels sont les signes dans mon expérience du vécu de rappel d'une confusion des sources, d'une scission masquée, d'une bifurcation composite ? Comme le dit Husserl : « *A partir de là, le moi entreprend de sonder ses souvenirs jusqu'au plus profond, de les clarifier volontairement, d'explorer les connexions intentionnelles de ses parties, de révéler par la scission l'illusion et ainsi de pénétrer jusqu'au vrai soi.* »

Dans les prochaines étapes, nous recenserons dans l'œuvre de Husserl les indications sur la phénoménologie des erreurs de mémoire et les confronterons à celles étudiées par la psychologie cognitive de l'oubli et du rappel. De plus, il nous faudra envisager d'autres difficultés que ni la

phénoménologie, ni la psychologie de la mémoire n'ont étudié. En effet dans les deux cas, les exemples se basent toujours sur des actes de rappel réussis, même si les contenus sont faux, illusoire (je distingue l'acte et la teneur de l'acte). La pratique de l'accompagnement dans l'aide à la visée évocative nous a montré qu'il y avait tout une classe de difficultés liées à l'absence totale de remplissement, ou bien à un remplissement par simple figuration (distincte du remplissement intuitif donnant le soi), ce que Husserl nomme un « remplissage ». Par exemple, il n'y a que du gris, il y a un mur, une image vient sans relation apparente avec la visée de mémoire. Le défaut de remplissement initial, me semble être une plus grande difficulté à comprendre et à surmonter que les scissions présentes dans un remplissement. Enfin pour aller plus loin dans la compréhension du modèle phénoménologique de la mémoire il nous faudra reprendre les descriptions et analyses de Husserl relativement aux différences entre rétention et ressouvenir, relativement à l'évolution des rétentions, au processus d'éveil des rétentions quand elles sont devenues vides, mais aussi relativement aux procédés de vérification et de confirmation qu'il envisage.

On peut se demander ce que l'on a gagné à travailler sur ces textes ? Pour l'instant il me semble que l'on se retrouve au pied de toutes les critiques adressées au point de vue en première personne en tant qu'il est basé sur le ressouvenir du vécu. Que l'on soit certain que le souvenir donne le soi du vécu passé est une chose, mais si on ne peut pas étendre cela au contenu de ce vécu, s'il est mélangé de plusieurs vécus, s'il y a manque de clarté, qu'avons-nous gagné ? Husserl va aborder les instruments d'amélioration de la certitude, vérification non rompue, concordance multiples, intuition dévoilante et vérifiante, mais ce sont de pauvres outils. Ce qui reste pour moi le plus intéressant est la perspective d'une exploration plus détaillée de l'acte de visée à vide et de son remplissement, autrement dit la phénoménologie de l'acte de rappel, ou de protection, approfondissement de l'éveil d'un rappel (cf. Proust et son absence d'effort voulu, par exemple). Mais cette perspective ne s'ouvre que si le présupposé sur la mémoire change. Sur la base du présupposé selon lequel la mémoire est systématiquement mensongère il n'y a pas grand intérêt à solliciter la mémoire du vécu de rappel pour apprendre plus de chose sur la mémoire de rappel. Si en revanche, comme nous y invite Husserl, le présupposé est positif, si comme le dit Ricoeur¹³ nous partons du présupposé d'une « mémoire heureuse » on peut s'intéresser aux vécus de rappel pour mieux comprendre comment on s'y prend pour se rappeler.

¹³ Ricoeur, P. (2000). La mémoire. l'histoire. l'oubli. Paris, Seuil. Cf. p 25-26 : « Qu'il me soit permis d'ouvrir l'esquisse qui suit par deux remarques. La première vise à mettre en garde contre la tendance de maints auteurs à aborder la mémoire à partir de ses déficiences, voire de ses dysfonctions, tendance dont on désignera plus loin le lieu de légitimité. Il importe, selon moi, d'aborder la description des phénomènes mnémoniques du point de vue des *capacités* dont ils constituent l'effectuation « heureuse » ... Ce qui justifie en dernier ressort ce parti pris pour la « bonne » mémoire, c'est la conviction que la suite de cette étude s'emploiera à étayer, selon laquelle nous n'avons pas d'autre ressource, concernant la référence au passé, que la mémoire elle-même. A la mémoire est attachée une ambition, une prétention, celle d'être fidèle au passé ; à cet égard, les déficiences relevant de l'oubli, et que nous évoquerons longuement le moment venu, ne doivent pas être traitées d'emblée comme des formes pathologiques, comme des dysfonctions, mais comme l'envers d'ombre de la région éclairée de la mémoire, qui nous relie à ce qui s'est passé avant que nous en fassions mémoire. Si l'on peut faire reproche à la mémoire de s'avérer peu fiable, c'est précisément parce qu'elle est notre seule et unique ressource pour signifier le caractère passé de ce dont nous déclarons nous souvenir. Nul ne songerait à adresser pareil reproche à l'imagination, dans la mesure où celle-ci a pour paradigme l'irréel, le fictif, le possible et d'autres traits qu'on peut dire non positionnels. L'ambition vériditive de la mémoire a des titres qui méritent d'être reconnus avant toute prise en considération des déficiences pathologiques et des faiblesses non pathologiques de la mémoire, ... avant même la confrontation avec celles des déficiences que nous placerons dans l'étude suivante sous le titre des abus de la mémoire. Pour le dire brutalement, nous n'avons pas mieux que la mémoire pour signifier que quelque chose a eu lieu, est arrivé, s'est passé *avant* que nous déclarions nous en souvenir. Les faux témoignages, dont nous parlerons dans la deuxième partie, ne peuvent être démasqués que par une instance critique qui ne peut mieux faire que d'opposer des témoignages réputés plus fiables à ceux qui sont frappés de soupçon. »

Ricœur, P. (2000). La mémoire, l'histoire, l'oubli. Paris, Seuil.